

— La plus grande félonie sur Terre se nomme le sexe féminin.

— Vous faites allusion aux menues petites catins quelconques qui se trouvèrent hasardeusement sur votre auguste chemin, monseigneur ?

— S'il-te-plaît, va me chercher du jambon sur cet os encore bien dodu qui se trouve là-bas. Non, je ne veux pas parler de ces Michelines, pas du tout ; dis que tu as tort.

— Monseigneur, j'ai tort.

— Le problème avec toi, c'est que tes remarques me font toujours perdre ma concentration. Qu'est-ce que je disais, déjà ? Tu es distrayant, mais réserve tes commentaires uniquement au moment opportun la prochaine fois, s'il te plaît.

— Vous parliez de félonie féminine.

— C'est cela, oui. Bravo, quand même. Tu caches bien ton jeu. Oui, ce que je voulais dire, c'est que ce n'est rien d'autre que la naturelle perfidie féminine qui durcit le coeur des hommes. Ce coeur si prompt à réfléchir joyeusement sur le sens de la vie – quoi de plus beau, je vous pose la question, que de disserter sur la laideur en étant soi-même beau ? Quoi de plus masculin que d'accorder tant de grâces à si peu de choses ? La beauté qui ne se montre pas, l'harmonie infinie au milieu d'un chaos pourtant étendu bien au-delà de ses frontières... Mais dont il dépasse les frontières par la simple existence, c'est cela, l'essence et la véritable condition humaine. C'est une proposition que je sou mets en public pour la première fois – excusez-moi, Samarcande, qu'est-ce que je disais ?

— Vous parliez de félonie féminine.

— Ah oui, félicitations. Veuillez me chercher un peu de jambon à l'os que je vois trôner au bout de cette table exquise, empli de tant de mets, et ceintes de tant de seigneurs si féaux, et de dames-oiselles si jolies. Mesdames, ne prenez pas mal ce que je suis en train de dire, je vois aux regards de certaines que je vous vole dans les plumes.

L'assemblée rit.

— rou rou, rou

Samarcande approcha du seigneur Landis avec sept tranches de cuisses découpés en suivant la ligne osseuse.

— Cette fois-ci, tu n'auras pas besoin de me rappeler ce que j'étais en train de dire mon bon Samarcande, car, vois-tu, je suis entré dans mon sujet maintenant. C'est cela, les lignes de mon discours sont définies selon la modalité, la qualité et la relation, parfait, j'y vais. Ce coeur mâle donc, si beau et si doux, si plein de charmes et de perfections dans sa détresse même, quoi, quelles choses dans la nation peuvent-elles arriver à nous le corrompre? à n'en pas douter, l'homme est corrompu. Il n'est qu'à voir sa barbe qui pousse malgré le bon sens. Je ne veux pas d'une chose, j'arrête d'y penser. Je ne veux pas manger, je détourne mon visage vers un autre lieu où me guide mes yeux. Mais si je désire que ma barbe cesse de pousser, cela ne se peut pas. Par quels moyens se fait-il donc, que le coeur de l'homme, malgré ses grandeurs dont personne n'a encore vu le fond, se puisse corrompre tel un cadavre, ou tel un végétal qu'on cesserait de nourrir? Quelle cause pour une conséquence si funeste, si ce n'est par la déception totale qu'est la félonie féminine ?

— Rouuu, kokek

— La femme qui je le rappelle, est si proche de l'homme, lui est son égal à n'en pas douter, lui est similaire sur le plan de l'âme et sur l'oblique de l'intelligence, et cela, en absolument tous les points du plan, cela est confirmé par l'expérience la plus commune, la plus quotidienne. Combien de fois même, n'ai-je pas ressenti, presque vu, trompé par les sens, en une femme, un homme sans douceur qui s'y cacherait ? Si ce n'est par la raison ou par les émotions, je le dis tout net, c'est par la morale que les femmes diffèrent. Car oui, alors que l'homme est porté naturellement, par ce sens si masculin, à relier les choses et de trouver les liens profonds qui les unit, de bricoler les idées pour se faire en quelque sorte représentant de son dieu sur terre, car au fond, il n'est guidé par rien d'autre que par son sentiment de loyauté, sentiment hautement moral s'il en est, il atteint, par le dernier stade de la gentilhommeerie, l'Idée principale qui régit toute chose, à savoir, que c'est la raison qui guide le coeur, et le coeur qui guide la raison.

une vague d'émotion emplit la table

— C'est pourquoi, chers amis féaux, je vous propose, de briser

le dernier tabou qui empêche la cité de voler de ses propres ailes, je vous propose et je pense que maintenant votre Raison vous l'exige aussi, que nous ouvrons l'enseignement religieux aussi aux femmes.

les applaudissements s'interrompirent

— Nous, qui n'avons pas d'autres ressources que notre force spirituelle, sommes en capacité d'être dans l'avant-garde de ce qu'est la Foi. Nous, qui avons les écoles les plus réputées dans la matière, nous, qui avons le modèle le plus équilibré en matière de tolérance religieuse, nous pouvons maintenant nous permettre de tenter l'expérience

— mais il est devenu complètement fou

— notre équilibre tient justement dans cette injustice !

— Ne crains-tu pas justement que l'équilibre de notre bel cité ne vienne à s'écrouler à cause de cela?

— pour quelles

Qu'est-ce que

La voilet'-lette est comme une marionnet'-nette Prise par le vent,  
qui la jette-jette à terre car il est méchant

La voilet'-lette est en fête-fête Elle passe par la fenêtre et atterit  
sur la maman

Elle l'attrape, caresse sa peau tout en haut- tout en haut et la  
plie en quatre

Dans la poche de la marâtre tout en haut- tout en haut Toujours  
sera le plus beau

Les herbes remuent au rythme de la chanson et l'harmonise avec  
ses dissonances et ses secrets .

N'aimes-tu pas cela ?

Anoy ne sait pas où il est. Il sait, il doit être au paradis.

Suis-je mort ?

Réponds-moi

En ouvrant l'oeil droite, Anoy remarqua les jeunes blés. Les  
fines tiges qui deviendraient de grands et droits faisceaux adulés  
par le soleil. Pour le moment, les jeunes poussent tombent et se  
redressent toutes ensemble sous l'oeil admiratif des blés adultes. Le  
soleil nourrit abondamment ces dernières d'un éclat lourd.

Ce spectacle céréalier offert ne profite pas à Anoy ; le tournis  
plein la tête, il n'a pas la force de sortir de l'ombre où il est semblable  
à une plante qu'on protège. Tête lourde contre le sol, il respire les  
céréales sauvages et vertes qui irrite sa gorge prise par un rhume des  
foins qui se contracte à la lumière mais qu'une énième nuit à la belle  
étoile devrait remettre à sa place.

N'aimes-tu pas cela ?

Le torticolis et un mal de ventre nouveau le bloquent au sol.  
N'ayant pas même la force de bouger ses mains, Anoy utilise la terre  
humide pour réveiller son corps encore endormi. Il caresse ses joues  
avec l'humus, et ses genoux avec des racines. Les différents trous de  
son linge se mettent à gratter. L'irritation finit par le convaincre de  
se retourner, péniblement. Il distingue l'arbre qu'il le tient à l'abri  
de la lumière, et derrière lui, une charrette, apparemment vide, sur la  
toile de laquelle le tronc semble se reposer, lui-même pour gratter

les parties qui le démangent. Sur les roues, un oiseau se pose contre lesquelles il tape le bec.

Au moment où Anoy décide enfin de se relever, une brise chaude envoyée par la forêt amène avec elle l'oiseau, qui se pose à une dizaine de mètres du corps larvé. Peut-être prend-il Anoy pour un énorme ver de terre ? L'observation du bec, qui a saisi une paille et deux brins d'herbe, montre qu'il jalouse l'endroit pour le nidifier. Tout en les gardant habilement en bouche, il tchippe l'intrus. Il avait repéré l'endroit peut-être déjà avant. Fixe pendant une petite minute, l'air contrit, il tchippe une deuxième fois. Anoy reste immobile, pensant pouvoir s'enterrer, et l'oiseau se jette d'un coup toute aile ouverte vers Anoy avant de faire brusquement demi-tour. Un dernier tchip s'éteint sous le bruit d'une feuille qui tombe.

Sans oser le penser, Anoy comprend qu'il n'est pas mort. L'odeur de la chaleur se pose sur la terre, et malgré lui, lui apporte réconfort. D'autres oiseaux chantent en fusée au-dessus de lui ; Anoy tend l'oreille, mais ne remarque aucune tentative de retour du premier tchip. Avec grand effort, il poursuit ce que la visite ailée avait stoppée, regagner la terre ferme et quitter le sol.

N'aimes-tu pas cela ?

La charette lui inspire confiance, il sait de quoi il s'agit. Il la reconnaît. Tout l'épisode de la cité n'était qu'un rêve anticipant l'arrivée très prochaine. Le voyage était en réalité plus long que pénible, mais par chance Anoy avait rencontré la veille ce paysan qui allait en direction de D. et n'avait pas fait de chichis. Transi de froid et de fatigue, le sommeil qui l'avait gagné cette nuit avait produit un cauchemar dont il espérait que toutes les bizarreries, comme les erreurs lors d'une générale, ne se retrouverait pas lors de la première.

Pris par la soif, en observant de plus près la lisière de la forêt qui jouxtait la clairière dans laquelle il se trouvait, Anoy aperçut un fin filet d'eau dans lequel il trouva de quoi nettoyer son visage et se désaltérer. Son mal de tête, comme une blessure mise à nue par la rasade d'eau qu'il venait d'ingurgiter, se raviva et Anoy trébucha presque au contact de l'eau sur sa nuque.

En retournant vers la charette, Anoy lève la tête, et perçoit sur une branche haute de l'arbre un début de nid ; le nid du tchipeur possédait en fait déjà une vingtaine de brindilles compactes. Il avait vraiment L'oiseau reviendra-t-il terminer ce qu'il avait commencé ? Peut-être ne reviendra-t-il plus ? Peut-être la créature a-t-elle eu trop peur de lui et cherche-t-elle maintenant à s'installer ailleurs ? Tout cet effort déployé par cette frêle créature n'avait-il servi à rien ?

Une voix surgit derrière son dos : "c'est mieux que la mort, n'est-ce pas ?" En se retournant, Anoy vit la déesse oblongue et masquée. à ses pieds, offerte, la lyre se tenait droite au milieu des herbes maintenant reposées. Tous les frottements des feuilles, tous les crissemments des pierres, la respiration des insectes, étaient absorbés et ressortaient musique. Anoy lui-même, en approchant, faisait, à chacun de ses pas, surgir un accord et taire un peu plus la Nature qui les entourait.

Arrivé au quasi silence, le souffle d'Anoy qui produisait les derniers sons s'arrêta en saisissant la lyre qui fut le seul instrument qui eut le droit de respirer. Anoy étouffa. Pris de panique, il craignit l'instrument qui restait accroché à lui. Il secoua fortement les mains, et au moment où il voulut le briser contre une pierre, la déesse le saisit. Ses mains prirent sa main gauche et la positionna de manière correcte. Anoy qui étouffait toujours, tremblait de plus en plus. Puis, les mains de la Déesse prirent sa main droite, et délicatement, l'amena jusqu'à une première corde.

La vibration de la première corde emplit, au sens propre, Anoy d'un souffle magique. Chaque vibration de la corde rentrait directement dans ses poumons. Quand la première eut presque terminé de vibrer, la main de la déesse lui fit tirer la seconde corde. Un nouvelle note, un nouveau timbre, constitua une nouvelle respiration, elle aussi inédite. Avant qu'elle ne cesse de vibrer, Anoy tira la troisième. Une profonde sensation de bonheur et de plénitude emplit ce dernier. La déesse lâcha les mains d'Anoy et se retira lentement.

Sans bouger, elle posa une dernière question :

"tu aimes ça ?"

et disparut.

— alors le musicien ? Ah, enfin, content de le voir, vous êtes enfin réveillés ? Quels paresseux ceux-là ! Et toujours à faire la concurrence aux oiseaux.

La moustache qui venait de s'exprimer portait sous un chapeau de luxe des habits de ville, ce qui n'était pas le cas la veille, dans les vagues souvenirs qu'Anoy pouvait collecter dans sa mémoire. Le vieillard s'était changé, ce qui signifiait que D. n'était vraiment plus loin d'ici, et qu'ils arriveraient aujourd'hui-même.

Ils étaient en train de faire une pause. Pour faire tant de chemin, il avait dû rouler toute la nuit, pendant que lui s'imaginait les pires choses qui soient. Anoy culpabilisa instantanément.

— Tu as sorti ton instrument finalement, tu fais tes gammes ? C'est bien, au moins yen a qui travaille ici !

Anoy s'excusa. Que pouvait-il faire allongé dans l'herbe à regarder les oiseaux tandis que la personne qui avait accepté de lui rendre un si grand service, si âgé par dessus le marché, était en train de faire quelque chose certainement d'important. Comment avait-il pu se retrouver sous cet arbre d'ailleurs ?

— Et la petite qui adore aussi la musique, à part chanter avec les oiseaux, elle ne fait pas grand chose, mais c'est de son âge va. Tiens, c'est quoi ton nom déjà ?

— Anoy

— Oui, Anouille, montre-lui des choses, tu veux ?

De derrière la charette, une petite fille qui avait totalement échappé à Anoy sortit, tenant au bout de ses doigts trois oiseaux, dont Tchip, qui s'enfuit instantanément à sa vue.

— oh... qu'est-fe qui lui arribe ?

— qu'est-CE qui lui arriVe ! on n'y arrivera jamais avec cette petite ! Si tu pouvais lui apprendre à articuler aussi, ça serait pô mèl non plus tiens. ça serait bien la déveine qu'elle nous trimballe ça toute la vie.

— Falu, moi c'est Obaline

— o-VA-line, prononce bien ton prénom au moins !

— Mais f'est fe que j'ai dit ! oBALine !



Toujours sous le choc de l'apparition du petit être gazouillant, Aroy tenta vainement de recoller les morceaux dans sa tête. Où avait-il pu dormir, pour que

— montre-moi, montre-moi ! Ze peux zouer ?

Aroy se retourna et vit la lyre qui était bel et bien là. Il ne voulut pas la prendre dans ses mains, de peur de se retrouver à étouffer, ou alors collé à l'instrument. De plus, il ne se sentait absolument pas musicien, et il ne voit pas du tout quelle chanson il aurait pu jouer.

Plus vite que pour dire ouf, il vit qu'Ovaline s'était précipité sur l'instrument sans attendre une quelconque confirmation.

— ça va ? Tu... tu peux respirer ?

— bah bien fur. Ovaline exhala un grand souffle qui fit frissonner la lyre.

— oooh ! F'est trop voli !

Une deuxième charrette sortit du fond de la clairière.

— Ah bah, tu en as mis du temps !

Un deuxième vieillard

Oui, je ne voulais pas amener le petit au marché de Z. vu l'état dans lequel on l'a retrouvé hier. Il est réveillé d'ailleurs ?

— Moi, c'est Arond.

— Et moi, c'est Carro.

Lorsque la question d'ouvrir la salle au livre fut jeté, la voix de Montaldrus tenta de paraître plate, mais elle divulga de l'étonnement. Même si l'ouverture de la salle n'avait strictement aucune conséquence notable, car aucune conséquence notable ne pouvait sortir de la salle du Livre, il y avait autre chose, peut-être un frisson dans l'intonation de la question, qui ne put prévenir sa voix de dérailler dans l'aigu, et puis il alla chercher la clef.

— d'ac, d'accord. Je vais chercher la clef.

Il alla chercher la clef, comme il l'avait dit. à titre personnel et esthétique, la contemplation de la grande partie avait des valeurs d'oracle. Chaque coup joué relançait la partie du tout au tout.

Il y avait un million de cases au plateau, et autant de pions, pour une quantité indéterminé de joueurs.

La partie en elle-même n'était pas visible, car on ne savait pas quel pion appartenait à quel joueur. En revanche, tiré au sort à chaque fois différemment, un administrateur devait décrire exactement les différences qu'il notait avec la dernière page du livre. Il notait chaque différence, tous les nouveaux rapports entre les pions

Samarcande raccompagna jusqu'au dernier soulier les invités du banquet. Il fit mine de complicité lorsque le fut confié, au creux de l'oreille, "votre maître est vraiment un homme d'exception. Prenez bien soin de lui." Il pencha dignement la tête.

Portes closes, il vérifia le niveau d'huile d'une lampe qui faiblissait,

Qu'est-ce que vous reprochez aux femmes exactement ? Pourquoi n'avez-vous pas parlé des menues catins dont les silhouettes fuyantes m'ont indiqué la présence de nombreuses fois dans votre demeure ?

Samarcande, il est des raisons dont on ne peut parler ouvertement. La chair est politique et lumineuse, laissons leurs ombres courir derrière nous.

Vous ne reverrez pas la petite ?

Laquelle ?

La grande délurée aux cheveux vert pomme et au goût poire ?

Le mélange et l'allitération étaient intéressantes, mais non.

Les gens n'ont pas du tout cette image-là de vous.

Ne craignez-vous pas de vous enfermer dans la solitude ? N'allez-vous jamais vous fixer ?

Pour quoi faire ? Ne suis-je pas bien tel que je suis mon bon Samarcande ? N'aimes-tu pas Stravidario tel que tu le connais ?

Vous êtes heureux maintenant, mais la vie est un chemin rempli de chaos.

Pas ma vie ! Le chaos se trouve sur les chemins plats, pas sur les routes sinueuses de la vie vertueuse qui demande une souplesse naturelle.

Divine ?

Ne dis pas ce mot imbécile.

Après un moment de silence, il hasarda la question qui lui brûlait la langue.

Allez-vous avouer que vous n'avez pas la Foi ?

Imbécile, je t'ai dit de ne pas de ne pas prononcer ce mot ici !

Il va bientôt être impossible de dire quoi que ce soit

Mais cela va bientôt se voir ; vos propositions montreront bientôt une ambition sans limite !

C'est là que tu te trompes. Les gens sont aveugles. Ils ne voient que ce qu'ils veulent croire. Tu vois, c'est ça ton problème, tu oublies toujours le verbe important.

mais...

Le passé est enfermé dans une bulle de laquelle il est impossible de sortir. Contrairement à ta vision romantique, il n'y a pas de chevalier servant qui viendra pour l'en sortir. Chaque fête contient en elle l'oubli et même la négation du réel dans une perpétuelle réinvention. Personne n'en réchappe.

Stravidario caresse la peau rose de la cheville qui donne accès au muscle durci du mollet. La chair noire de la poule dessine des signes cabalistiques sur tout le dessin de sa jambe, mais le tableau continue sur tout le buste, surtout au niveau des tétons, d'une noirceur accrue, où d'innombrables bulles viennent perturber la lecture.

Ce grand livre possède un regard, et Stradivario n'aime pas quand on lit par-dessus son épaule. Ce regard fait mine de ne rien voir, ce qui est absurde ; il se sent pressé, et il n'aime pas ça non plus.

Que désires-tu ?, murmure-t-il aux oreilles recouverts de cheveux vert de la fille, qui lui réplique que c'est le contraire normalement. S. change de stratégie.

— Je vais le dire autrement : je ne t'ai pas fait revenir pour avoir un rappel. Je sens une froideur tu es magnifique et cela fait entièrement partie de toi, à n'en pas douter. Ton corps écrit un des plus romans que je n'ai jamais lu.

— De quoi parle-t-il ?

— Il parle de toi, à n'en pas douter, mais je fais encore des recherches pour en maîtriser tout le vocabulaire : le registre est trop soutenu pour mon humble niveau. J'ai encore un doute d'ailleurs sur un point de grammaire essentiel, sur un mot vraiment important :

— Quel est ce mot ?

Ses lèvres se dirigent vers leurs soeurs. La grande femme au regard dur sourit en chassant d'un souffle sa question.

— Mais que penses-tu de mon âme ?

— magnifique, à n'en pas douter,

— tu doutes trop, je trouve.

— Je vais le dire autrement : je ne sais pas à quel temps conjuguer nos corps. Tu es trop syntaxique.

— C'est un compliment ?

En se levant, il attrape du regard des grands tissus de lin. Il tend son bras pour en attraper un et le tend à la dame en noir, comme un mouchoir, en lui demandant de se couvrir.

— Toi, tu es née ici ? Donc, tu participes de la grande respiration de cette cité depuis ta tendre enfance. Je

Où est votre volonté ?

Pourquoi es-tu si énervé contre toi-même ? J'ai accepté de revenir, parce que j'ai trouvé que tu avais du potentiel. Ta position dans la cité est acceptable, très vénérable, et ton groupe d'amis fait que tu jouis d'une grande aura. Personne ne te souhaite de mal, à part toi-même.